

Les femmes dans l'Eglise ancienne

... **Attila Jakab**, Budapest
Dr en histoire du christianisme

La condition féminine à l'époque de Jésus et du christianisme naissant différait beaucoup de celle à laquelle nous sommes habitués dans l'aire culturelle occidentale, moderne et industrialisée. Dans le judaïsme, dont les premiers chrétiens étaient issus, la femme avait un statut inférieur à l'homme, que ce soit du point de vue religieux ou social. L'homme juif rendait régulièrement grâce à Dieu de n'être pas né païen, esclave ou femme.

La situation n'était guère meilleure dans le milieu culturel grec, même si nous assistons à l'époque hellénistique à une évolution et surtout à une amélioration certaine de la condition féminine due à la fois aux cultes à mystères et à la philosophie. Toutefois elle ne concerne que le domaine familial et économique (partenariat dans le mariage, possibilité d'avoir une éducation, droit de témoigner) et reste sans conséquences significatives pour la vie sociale et politique en général. Dans le droit romain, le rôle et le traitement de la femme étaient bien définis. Même si à l'époque d'Auguste (I^{er} siècle ap. J.-C.) la législation impériale a essayé de maîtriser l'émancipation féminine en encourageant le mariage et la procréation, nous pouvons affirmer que la femme romaine s'était affranchie de son statut de mineure. Tel n'était pas le cas dans la partie orientale de l'Empire, plus attachée aux traditions. Et c'est dans ces milieux (diasporas hellénopho-

nes d'Occident, Syrie-Palestine, Asie Mineure) que le christianisme a pris son essor et développé sa doctrine et ses institutions.

Les écrits pauliniens

Par son activité de prédicateur et d'écrivain, Paul, un érudit juif de culture hellénistique, est incontestablement celui qui a fait le plus pour définir et orienter l'enseignement chrétien à ses débuts. En conflit quasi perpétuel avec d'autres missionnaires chrétiens au sujet de l'observance de la loi judaïque, il insista sur le fait que la quintessence de l'identité chrétienne est la foi en Christ. Il affirma donc, dans une perspective spirituelle, que « vous êtes tous fils de Dieu, par la foi, dans Christ Jésus » et qu'en conséquence « il n'y a ni homme, ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » (Ga 3,26-28).

Mais ce principe d'égalité qui concernait l'accès au salut fut surtout théorique, ne touchant qu'accessoirement l'organisation et la vie socio-religieuse interne de la communauté chrétienne. Cela se reflète essentiellement dans la tradition paulinienne, quand il fallait définir d'une manière plus pratique le mode de fonctionnement des communautés : « Que les femmes se taisent dans les assemblées - lisons-nous dans une interpolation plus tardive dans la

église

L'ordination des femmes, voire même d'évêques-femmes, dans les communautés chrétiennes de tradition protestante, ainsi que les diverses manifestations de la théologie féministe soulèvent régulièrement le problème de la femme dans la tradition chrétienne en général, et catholique en particulier. Qu'en est-il exactement de cette tradition à laquelle on se réfère continuellement ?

Lettre de Paul - car il ne leur est pas permis de prendre la parole ; qu'elles se tiennent dans la soumission, selon que la loi même le dit. Si elles veulent s'instruire sur quelque point, qu'elles interrogent leur mari à la maison ; car il est inconvenant pour une femme de parler dans une assemblée » (1Co 14,34-35).

Dans la tradition paulinienne, et dans celle de la Grande Eglise, cette idée de convenance occupa une place centrale. Personne ne souhaitait changer quoique ce soit à l'ordre social établi et on se battait même contre toute forme de christianisme qui aurait pu choquer la société environnante. Et dans ce combat, beaucoup de questions tournaient justement autour du rôle et de la place de la femme dans la communauté chrétienne.

Si Paul parlait encore des femmes qui priaient et qui prophétisaient à son époque (cf. 1Co 11,5), quelque temps plus tard on insistera davantage sur la soumission : « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il se doit dans le Seigneur » (Col 3,18) ou « Vous les femmes, soyez soumises à vos maris, afin que même si quelques-uns refusent de croire à la Parole, ils soient, sans parole, gagnés par la conduite de leurs femmes, en considérant votre vie chaste et pleine de respect » (1P 3,1-2).

La vie exemplaire des femmes est certainement un des thèmes persistants de la littérature patristique ; tout comme la volonté tenace de réguler les femmes et de leur donner un cadre bien défini et délimité au sein de la communauté chrétienne (c'est ce que nous voyons déjà dans 1Tm 2,9-15 et 5,3-16).

A l'opposé de cette tendance régulatrice, qui visait en réalité la marginalisation des femmes, existait une autre tradition qui leur offrait plus de place et qui élargissait le champ de leurs activités. On la découvre essentiellement dans la litté-

rature apocryphe qui, progressivement, fut soit éradiquée de la tradition, soit reléguée au statut de « lecture pieuse ».

Les écrits apocryphes

Ainsi, l'*Évangile selon Marie* (de Magdala) et les actes apocryphes des apôtres mettent en évidence le rôle des femmes dans la propagation de l'Évangile. A ce sujet, le témoignage des *Actes de Paul et de Thècle* peut être considéré comme capital car les ruines du sanctuaire consacré à Thècle d'Iconium, apôtre et protomartyre, sont toujours visibles à Séleucie.

En réalité, nous assistons à deux développements diamétralement opposés de la tradition paulinienne. Ainsi, si 1Tm (2,15 et 5,14) insiste sur la maternité, les *Actes de Paul* déclarent : « Heureux les corps des vierges » (AcPaul 6) ; et si 1Co (14,34-35) prescrit le silence, le Paul des *Actes* dit à Thècle : « Va et enseigne la parole de Dieu » (AcPaul 41).

Par la suite, la croissance et l'extension du christianisme, de plus en plus installé dans la durée, rendit indispensable son insertion dans la société de l'Empire ainsi que la mise en place d'une organisation institutionnelle apte à définir une identité collective et à réaliser l'unité des différentes communautés. Dans le cadre de cette « normalisation », il fallut bien régler aussi le problème de la femme. Cela devenait d'autant plus urgent que, dans les dernières décennies du second siècle, un mouvement prophétique de Phrygie - appelé par la suite montanisme - mettait sérieusement à mal la cohésion de l'Eglise. Non seulement il annonçait la fin imminente du monde, mais il conférait aussi une place primordiale à deux prophétesses : Prisca et Maximilla. La virulence et la force de ce mouvement

contribua certainement à ce que l'Eglise circoncrive avec soin la place des femmes (surtout celle des vierges, des veuves et des diaconesses¹) et que les auteurs anciens n'arrêtent pas d'insister sur l'importance de leur vie vertueuse et exemplaire d'épouses et de mères.

Et aujourd'hui...?

Contrairement à ses débuts, le christianisme en Occident n'est plus actuellement en expansion mais plutôt en décroissance. Paradoxalement, cela crée une toute nouvelle situation dans laquelle le rôle des femmes est considérablement revalorisé. Elles ont acquis une telle importance dans divers domaines d'activité que sans elles le fonctionnement de l'Eglise rencontrerait souvent de sérieuses difficultés. Dans ces conditions, conséquences de profonds changements socioculturels, il serait peut-être temps pour l'Eglise de repenser son modèle institutionnel et sa Tradition. D'autant plus que cette dernière est en réalité *une* des traditions qui, consolidée et devenue dominante, s'est employée à effacer la trace des autres et à les faire oublier.

1 • « Une femme ne doit pas être ordonnée diaconesse avant l'âge de quarante ans, et elle doit l'être après une probation sévère. Si après avoir reçu l'ordination et exercé ses fonctions quelque temps, elle se donne en mariage, faisant ainsi injure à la grâce de Dieu, qu'une telle femme soit anathématisée, ainsi que celui qui s'est uni à elle » (*Concile de Chalcédoine*, canon 15).

Grâce à la recherche qui dépoussière et/ou découvre - parfois par hasard - ces traditions gommées, un choix s'offre aujourd'hui à l'Eglise : soit se réapproprier son propre passé, varié et mouvementé, d'où elle pourrait sans cesse s'inspirer, soit le rejeter par une réécriture sélective de convenance. Ainsi, et curieusement, l'avenir de l'Eglise se joue de nouveau sur son attitude envers les femmes.

A. J.

église

Bibliographie

- M. Alexandre**, *De l'annonce du Royaume à l'Eglise. Rôles, ministères, pouvoirs de femmes*, in *Histoire des femmes en Occident*. T. I *L'Antiquité*, sous la direction de **Pauline Schmitt Pantel**, Georges Duby/Michelle Perrot éd., Paris 1990, pp. 439-471 et pp. 568-569.
- U. E. Eisen**, *Amtsträgerinnen im frühen Christentum. Epigraphische und literarische Studien* (Forschungen zur Kirchen- und Dogmengeschichte, 61), Göttingen 1996.
- A. Faivre**, *Les premiers laïcs. Lorsque l'Eglise naissait au monde*, Croire & Comprendre, Strasbourg 1999, et *Ordonner la fraternité. Pouvoir d'innover et retour à l'ordre dans l'Eglise ancienne*, Paris 1992.
- R. Gryson**, *Le Ministère des femmes dans l'Eglise ancienne*, Gembloux 1971.
- A. Jensen**, *Femmes des premiers chrétiens*, Traditio Christiana 11, Bern, Berlin, etc., 2002.
- A. G. Martimort**, *Les Diaconesses, essai historique*, Ephemerides liturgicae, Subsidia 24, Rome 1982.
- E. Schüssler Fiorenza**, *In Memory of Her. A Feminist Reconstruction of Christian Origins*, New York 1983.